

D'ombre et de lumière
La Noirceur

Christian Saint-Pierre

Number 109 (4), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2003). Review of [D'ombre et de lumière : *La Noirceur*]. *Jeu*, (109), 143–145.

d'images disparates qu'une intrigue ténue tente de lier entre elles ? J'aurais beaucoup aimé que l'histoire qu'on me racontait soit à la hauteur des moyens déployés. Ou peut-être est-ce simplement que l'émoi provoqué par la production originale a depuis été surpassé par celui que suscitent d'autres façons de faire du théâtre, pour lesquelles la manière de Lepage et de ses comparses aura été une inspiration ?

Quoi qu'il en soit, je m'attendais à un spectacle moins intimiste, moins « fait divers », plus épique. J'ai plutôt assisté à une pièce d'époque ne remettant pas en question des clichés datés. On flotte à la surface : le Chinois est blanchisseur, les Asiatiques portent des chapeaux pointus, se ressemblent tous (les actrices portaient ce qui semblait être des bas de nylon sur la tête, leurs traits devenant ainsi anonymes). Il y a là un peu de cette conception populaire voulant que tous les Asiatiques soient des Chinois ! Si les créateurs sont finalement vraiment allés visiter l'Asie depuis 1987, ils n'en ont certes pas rapporté les vraies épices. Leurs souvenirs sont de toute évidence restés figés, et ce malgré l'ouverture sur le monde qui les force à constater que la réalité, justement, n'est peut-être pas conforme à la représentation qu'on leur en avait faite lorsqu'ils étaient enfants. À mon avis, *la Trilogie...* a mal vieilli. **J**

D'ombre et de lumière

Après le grand succès obtenu par *Jimmy, créature de rêve* depuis sa création au FTA en 2001, Marie Brassard revenait cette fois-ci dans la programmation régulière avec une première mouture de *la Noirceur*, une création qui prolonge les avenues qu'avait empruntées son premier spectacle solo.

Le personnage de Jimmy était un coiffeur homosexuel qui hantait les rêves d'un général de l'armée américaine et d'une actrice montréalaise. Ce pourrait être cette même actrice qui s'adresse à nous dans *la Noirceur*. Elle est ici hantée par la vision d'un skinhead aperçu sur une photographie, un souvenir qui la poursuivra avec tant d'assiduité qu'il se matérialisera. Sous l'influence mystérieuse de cette épreuve photographique, la vie de cette femme basculera dans un univers parallèle. Elle sera comme engouffrée dans l'imaginaire de la photographie et prêtera toute une histoire à l'homme qui s'y trouve. La femme qui s'adresse à nous habite un loft de la rue Ontario menacé par les investisseurs immobiliers et déplore le fait que le réaménagement du lieu en appartements de luxe déloge les artistes qui y habitent, certains depuis

La Noirceur

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE MARIE BRASSARD. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : SARAH ROGERS ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : SIMON GUILBAULT, ASSISTÉ DE CATHERINE CHAGNON ; CONCEPTION SONORE ET MUSIQUE ORIGINALE : ALEXANDER MACSWEEN ; ÉCLAIRAGES : ÉRIC FAUQUE ; IMAGES : CÉCILE BABIOLE. AVEC MARIE BRASSARD, ALEXANDER MACSWEEN ET GUY TRIFIRO. COPRODUCTION D'INFRAROUGE THÉÂTRE, DU FTA, DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA, DU BERLINER FESTPIELE ET AUTRES.

longtemps, et qui y sont très attachés. Un ami cher à qui on a retiré son loft a choisi de quitter Montréal pour s'exiler à New York, et elle exprime le vide que son départ a laissé dans son existence. Ces deux histoires, la réelle et la fantasmagique qui va surgir de la photographie, vont s'entrelacer tout au long du spectacle. Il n'y a que le rêve, encore une fois, pour expliquer la logique de la représentation qui suivra, ou plutôt pour donner une idée de la manière très émotive dont les événements seront exprimés sur scène et ressentis par les personnages.

Alexander MacSween – cette fois présent sur scène – poursuit le travail très intéressant qu'il effectue sur les textures vocales. En démultipliant la voix de Marie Brassard, il lui permet de donner corps et présence à de nombreux personnages. C'est ainsi que nous entendons au début et à la fin du spectacle toute une galerie de personnages s'exprimer en termes drôles ou dramatiques sur les rapports qu'ils entretiennent avec la nuit et l'obscurité. Le processeur à multieffets, en plus de permettre à l'actrice d'interpréter des personnages comme la mère du skinhead, sert souvent à créer les ambiances terrifiantes de ce rêve qui tourne parfois au cauchemar. L'exploration sonore est beaucoup plus développée que pour *Jimmy...* La musique est omniprésente, des chansons et des danses s'intègrent tout naturellement à la narration des personnages, exprimant habilement les moments charnières de leurs trajets émotionnels.

Guy Trifiro est un partenaire hors pair pour Brassard. Personnification du skinhead qui hante l'actrice, il est en scène tout au long du spectacle. Ses interventions sont aussi efficaces et dosées que sa présence subtile est nécessaire aux monologues de Brassard. Presque toujours sans mots, l'acteur est une véritable présence sonore et physique. Lorsqu'il exécute cette danse hargneuse et émet ces grognements sur un promontoire au fond de la scène, c'est toute la violence inextricablement liée à la peine du personnage qui apparaît de manière percutante. La présence de Trifiro était essentielle pour justifier la fascination qui entoure le personnage du skinhead brisé par la mort de sa jeune sœur. D'ailleurs, parfois, lorsqu'on observe cet homme pensif fumer sa cigarette, c'est l'autre personnage masculin que l'on devine, l'ami disparu terré dans son refuge new-yorkais.

Il y a dans ce spectacle une ambiance tout à fait unique, un mélange de tristesse et de bonheur méditatif caractéristique de l'univers de Marie Brassard. Si la créatrice pose un regard singulier sur la noirceur de l'existence, elle contemple aussi avec candeur l'éclat de la moindre constellation. Elle porte également une tendresse infinie à ses personnages. Que ce soit en incarnant cette actrice qui est si près d'elle ou encore cette mère de famille travaillant dans une usine et qui trouve un exutoire dans les soirées où elle va danser, Marie Brassard crée une intimité troublante avec les femmes qu'elle incarne. Pour arriver à une telle ambiance, ses indéniables qualités d'actrice et



La Noirceur de Marie Brassard.
Spectacle d'Infrarouge Théâtre,
présenté au FTA 2003. Photo :
Simon Guillbault.

de conceptrice sont savamment appuyées par, nous l'avons déjà souligné, une conception sonore très texturée, mais également, et pour la première fois, par une précieuse mise en images. Cécile Babiolo signe un visuel onirique où se superposent la voie lactée, les dédales de la ville, les voitures, les immeubles et l'agitation urbaine. Ces images se fondent dans les éclairages très chauds et intimistes d'Éric Fauque.

La Noirceur est conçue comme un voyage, comme le périple unique d'une jeune femme contemporaine qui ressent un vide dans sa propre vie et qui, plus ou moins consciemment, décide de le combler en plongeant dans la vie de trois personnages à qui elle invente des origines et un destin. Les éléments sont disparates, la narration est déboussolée, les événements pas du tout chronologiques et le personnage, comme ceux qui s'accrochent à son récit, errent dans un merveilleux chaos. Marie Brassard construit ses spectacles en accumulant une foule de bribes de vie qui finissent par imposer leur propre logique. On assiste, au fur et à mesure que se déploie cette histoire qui mène on ne sait où, à l'édification d'un gigantesque collage d'émotions et d'événements qui nous demande d'adhérer à une vision, de faire confiance à celle qui nous entraîne sur une route peu visitée. Puis, tout à coup, les liens se tissent, les morceaux du puzzle prennent leur place, et on aperçoit l'entièreté du parcours d'une rare intimité qui nous a menés jusque-là. L'amitié puissante d'une femme pour un homme exilé, la détresse affective d'une mère ouvrière, la blessure d'un homme rongé par la vision obsédante de sa petite sœur morte, tout cela filtré par le regard que la créatrice pose sur ces êtres. Et ce regard singulier de l'artiste sur le monde qui l'entoure, c'est toujours ce qui nous donnera envie de découvrir la dernière création de Marie Brassard, de voir le monde comme elle, ne serait-ce que pour une heure ou deux. **J**

Les larmes du mythe en terre stérile

Une cour pleine d'arbres en pots et accolée à une maison à laquelle on accède par quelques marches, des plinthes au sol délimitant la cour, une haie d'arbustes coupant le plateau en diagonale, ménageant un espace vide. Le père s'occupe de cette plantation d'orangers, luttant contre une étrange maladie qui les rend stériles. Il tente des greffes sur les arbres ou sur sa fille, qu'il met aussi en pot et qu'il *bouture*. Il la nourrit de jus d'orange, qu'il presse sous son aisselle afin de faire couler le jus le long de son bras. Immobile dans son pot, la fille rêve de sa mère absente, dont elle n'a de souvenirs qu'une chanson en roumain et un regard étrange dont elle aurait hérité. Un